

université
PARIS
DIDEROT

USPC
Université Sorbonne
Paris Cité

**COLLOQUE
INTERNATIONAL**

TRADUIRE, UN ENGAGEMENT POLITIQUE ?

30 NOVEMBRE ET 1^{er} DÉCEMBRE 2018 | 9h30 ▶ 18h
Halle aux Farines 10 rue Françoise Dolto | Paris 13^e

Conférence inaugurale

**THE CHALLENGES OF "GLOBAL ENGLISH"
FOR TRANSNATIONAL FEMINIST TRANSLATION
AND TRANSLATION STUDIES** | Luise von Flotow

29 NOVEMBRE 2018 | 17h ▶ Amphi 2A

Halle aux Farines | 10 rue Françoise Dolto | Paris 13^e

INTERVENANTS

EMELINE ARCAMBAL | CAMILLE BIROS & AURÉLIEN TALBOT | FRANCESCA BISIANI | ABDELKRIM BOUFARRA | YANNICK BRUNETON | LEO TAK-HUNG CHAN
ALICE CHAUDEMANCHE | MONIKA CHWALCZUK | AREZOU DADVAR | PIERRE-ALEXIS DELHAYE | CHENXIN JIANG | JOSÉE KAMOUN
PUGAZHENDHI KUMARASAMY | CHRISTINE LOMBEZ | PAOLO MAGAGNIN | OLIVIER MANNONI | FAUSTO PROIETTI | ANTONINO VELEZ | CÉLINE WANG
JANE WILHELM | KUNYUNG WU | LI YUAN | GONG ZHANG | FLORENCE XIANGYUN ZHANG

Programme sur : <http://cet.univ-paris-diderot.fr/>

ENTRÉE LIBRE | Inscription : cetparisdiderot@gmail.com

cet Centre
d'études
de la traduction

Conception / impression : imprimaria Paris Diderot | Nov. 2018 | 01 57 27 63 06 | mp@univ-paris-diderot.fr

Résumés des communications

Keynote speaker: Luise von Flotow, University of Ottawa

The Challenges of 'Global English' for Transnational Feminist Translation and Translation Studies

Abstract:

Translation Studies, an academic discipline focused on studying transnational communications, has been successfully developed in English: important academic journals in the field are published in English, conferences are run in English (with other languages sometimes allowed) and well-established and much cited academics in the field write in English. This situation has been commented on/criticized, often by those same well-known academics.

My paper addresses this situation in regard to the translation and academic study of feminist materials. It is based on a recent project that was designed to get beyond the "Anglo-American Eurozone" in the field of feminist and gender-focused translation studies: *Translating Women. Other Voices and New Horizons* (eds. Luise von Flotow and Farzaneh Farahzad, Routledge 2017). The project continuously ran into obstacles and challenges posed by the importance of English, not only as a global lingua franca, but as one of the major references for feminist work in the late 20th and early 21st centuries.

I will address three specific issues: the problem posed by global English in regard to feminist translation studies, the challenges faced when editing and integrating academic feminist work from other cultures into English-language academia, and the internecine issues that arise and can confound shared goals.

Émeline Arcambal (ESIT, Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle)

L'interprète en langue des signes en milieu pédagogique : entre militantisme et prise en compte des enjeux de la situation de communication.

La professionnalisation des interprètes en langue des signes est arrivée dans les années 1980. Ce métier était jusqu'alors pratiquée par des « faisant office de » (personnes entendantes proches de la communauté sourde, mais n'ayant pas de diplôme) qui intervenaient sans cesse dans les situations à la place des usagers, sans être neutres ni fidèles dans la traduction. C'est pourquoi, en parallèle de la professionnalisation de ce métier, un code déontologique a été mis en place pour réguler les pratiques des professionnels. En effet, privés de leurs droits de citoyens pendant près de 100 ans, et dépendants de leurs proches entendants, les usagers sourds souhaitaient retrouver leur place de citoyen, et une certaine autonomie dans leurs décisions, sans qu'aucune personne entendante n'intervienne dans leurs choix. Passant alors d'un modèle de l'aidant (Napier, 2004) à un modèle d'interprète machine (ibid.), les nouveaux interprètes s'interdisaient toute prise de décision personnelle dans la situation de communication. La neutralité et l'invisibilité de l'interprète étaient alors de mise pour défendre le droit des sourds à une parole à égalité avec les entendants.

Cette vision de l'interprète machine est encore en vogue aujourd'hui dans la profession. En réponse à l'oppression faite sur la communauté sourde pendant près de 100 ans, pour protéger leurs droits, et les laisser maîtres de leurs décisions « [...] Il est courant pour des interprètes en langue des signes de dire à leurs clients : « Imaginez que je ne suis pas là » ou « juste ignorez-moi » se recouvrant eux-mêmes d'une sorte de « cape d'invisibilité. » » (Dickinson et Turner, 2009, cités par Llewellyn Jones et Lee ; 2014). Néanmoins, les recherches en sociolinguistique, sous l'impulsion de Seleskovitch (1968) ont démontré que l'interprète ne peut rester en retrait des échanges, et qu'il joue un rôle actif dans le bon déroulé des échanges et la gestion des enjeux de la situation. Ses choix traductifs sont alors assumés, son éthique prend le pas sur la déontologie du métier, et il prend des décisions de manière à répondre au mieux à l'enjeu de la situation de communication, sans l'influencer de trop.

S'il est une situation où les enjeux sont multiples et bien spécifiques, c'est bien l'interprétation pédagogique. Propre aux interprètes en langue des signes, cette situation aux attentes et aux besoins complexes requiert une adaptabilité constante de l'interprète. En effet, la langue de scolarisation des enfants sourds reste le français, mais l'enseignement se fait via la langue des signes de l'interprète. C'est pourquoi, comme le précise Séro-Guillaume (2011), il est nécessaire que l'interprète tienne compte de tous ces enjeux afin de ne pas faire obstacle à la visée pédagogique du discours. Néanmoins, en réaction à l'histoire et à l'obligation d'oralisation subie par les Sourds pendant près de cent ans, lorsque l'interdiction de pratiquer la LSF a été levée en 1975, il a été retenu que la norme linguistique de la langue des signes privilégierait les paramètres spatio-temporels, et non une linéarité rappelant la langue orale. C'est pourquoi, la présence du français par le biais de la dactylogogie ou encore du français signé dans l'interprétation n'est que peu tolérée par la communauté sourde française. Or, l'interprète en milieu pédagogique, pour ne pas faire obstacle à la visée du discours se doit bien souvent d'utiliser des stratégies contraires à la norme linguistique de cette langue, de manière à s'adapter à l'enjeu de la situation de communication (Reiss et Vermeer, 2013). De plus, le vide lexical existant entre le français et la langue des signes (Pointurier, 2014) amène les interprètes à user de tactiques traductives pour ne pas faire obstacle à l'objectif de l'enseignant : l'acquisition de connaissances nouvelles par l'élève sourd.

C'est pourquoi il convient de se demander quel impact l'éthique de l'interprète en langue des signes a-t-elle sur la situation de communication ? Comment l'interprète en langue des signes en situation pédagogique prend-il en compte tous les enjeux de la situation de communication pour adapter ses tactiques et sa « neutralité » ?

Dans un premier temps, nous reviendrons sur la notion de neutralité en interprétation en langue des signes, au regard des recherches en sociolinguistique (Metzger, 1999 ; Roy, 1999 ; Llewellyn-Jones et Lee, 2014). Dans un deuxième temps, nous nous pencherons sur l'interprétation en situation pédagogique (Séro-Guillaume, 2011 ; Pointurier, 2014). Enfin, nous analyserons trois corpus. Les deux premiers corpus sont naturalistes. Il s'agit de l'enregistrement de deux situations d'interprétation, la première avec trois interprètes et la seconde avec une seule. Le troisième est un corpus plus théorique : il s'agit d'un focus group mené avec dix interprètes. Ces études nous permettront de mettre en évidence le mythe de la neutralité (Metzger, 1999) et le rôle important que joue l'éthique de l'interprète dans ses choix traductifs. Cela nous mènera vers l'importance de l'adaptabilité de l'interprète pour permettre à la situation de communication de trouver une issue favorable.

Camille Biros/ Caroline Rossi / Aurélien Talbot (Université Grenoble Alpes, France)

POLITIQUES DU MULTILINGUISME ET TRADUCTION : DE LA « LANGUE MONDIALE » À LA « LANGUE TRANSLATIVE MONDIALE »

Marie-José de Saint Robert (2010 et 2015) affirme, avec Jean-Marc de La Sablière (2007), que « le multilinguisme est l'équivalent linguistique, culturel, voire "civilisationnel", du multilatéralisme ». À l'aide d'exemples concrets, l'ancienne chef du service linguistique de l'Office des Nations Unies à Genève montre, par ailleurs, combien la reconnaissance du multilinguisme et sa mise en œuvre pratique exige d'efforts constamment renouvelés dans le cadre de cette institution (De Saint Robert 2010, 2013 ou 2015). À l'image du caractère institutionnellement problématique du multilinguisme dans divers contextes historiques et géographiques (Ost, 2009), le multilinguisme aux Nations Unies semble en effet depuis toujours menacé par « les défenseurs du monolinguisme » (De Saint Robert, 2015), mais aussi par des phénomènes plus sournois conduisant à faire de l'anglais la seule langue de négociation (*ibid.*) et donc à lui conférer le rôle de langue pivot, voire de langue tierce ou d'interlangue, au point que l'on pourrait se demander jusqu'à quel point le multilinguisme affiché n'est pas un multilinguisme « de façade » (*ibid.*).

Or dans le contexte actuel d'une remise en cause sans précédent du système multilatéral mis en place au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, préoccupation dont témoigne, par exemple, un numéro récent de la revue *Foreign Affairs* (février 2017) intitulé *Out of Order? The Future of the International System*, le sort du multilinguisme pourrait apparaître comme plus que jamais compromis. Simultanément, les questions d'environnement, qui constituent un domaine privilégié du multilatéralisme, occupent une place toujours plus centrale dans les négociations internationales, de sorte que l'on pourrait se demander si la chance fragile du multilatéralisme ne pourrait pas s'y rejouer à nouveaux frais.

C'est dans le cadre de ces réflexions que nous nous proposons d'examiner quelques termes clés des négociations climatiques en nous fondant sur les traductions françaises des *Summary for Policymakers* du GIEC de 1990 à 2014 et en les confrontant aux données fournies par plusieurs grandes bases de terminologie institutionnelles (notamment METEOTERM, UNTERM, IATE, TERMIUM). Par là même, nous chercherons (i) à montrer comment la traductologie de corpus permet de manifester des problèmes concrets de traduction impliquant des enjeux politiques sous-jacents ; (ii) à expliciter le rôle de la terminologie en tant que « moment poétique de la pensée » (Agamben, 2007) et « compagne de la puissance » (Nebrija, 1492) ; et (iii) à nous interroger sur l'hypothèse d'un « modèle universel » de traduction promu par « la langue translative mondiale » (Berman, 2012) dont la conséquence ne serait pas seulement la « domination linguistique » (Casanova, 2017), mais aussi la domination d'une « manière de traduire ».

Francesca Bisiani (University of Udine and Trieste, Université Paris Diderot)

La traduction théâtrale : un geste politique ?

Analyse contrastive des traductions en France de *A View from a Bridge* de Arthur Miller

Cette communication entend proposer une réflexion sur la dimension éthique et politique qui entoure l'acte traductif d'une pièce théâtrale, en l'occurrence *A View from a Bridge* d'Arthur Miller. La proposition naît d'un entretien avec Daniel Loayza, conseiller artistique et traducteur du Théâtre de l'Odéon et traducteur de la pièce présentée en 2016 sous la direction de Ivo Van Hove.

A travers une analyse contrastive entre la traduction de Daniel Loayza et la seule traduction publiée, signée Marcel Aymé, chez Robert Laffont en 1959, nous souhaitons réfléchir sur la responsabilité de l'acte traductif et du traducteur dans l'orientation du regard et du jugement des spectateurs et des lecteurs, confrontés à un même texte en anglais, et à deux textes différents en français.

Plusieurs éléments et acteurs entrent dans le processus de reconstitution d'une pièce. Les théories de la traduction théâtrale (des théories littéraires aux théories néolittéraires, voir Regattin, 2004) ont, d'ailleurs, graduellement constaté que l'acte traductif d'une pièce théâtrale s'insère dans un système de production et de représentation polyphonique qui dépasse la dimension verbale en faveur d'un ensemble complexe de codes sémiotiques différents. Au milieu de ce processus, le traducteur est amené à orchestrer « un double mouvement, une circulation entre deux récits, concepts et structures de pensée entre le texte étranger et l'environnement cognitif et affectif du spectateur » (Johnston, 2010). Cela implique des choix et des positionnements qui s'inscrivent dans un espace sociohistorique déterminé.

A View from a Bridge est une tragédie moderne qui raconte l'histoire d'une famille de migrants italiens à New York dans les années 50 et qui attire l'attention sur des enjeux individuels et collectifs d'hier et d'aujourd'hui, sachant que la version traduite imprimée fait davantage ressortir les aspects individuels et la version pour la scène des questions collectives. L'analyse contrastive permet, en outre, de faire émerger des éléments linguistiques et textuels qui révèlent des idées ou des idéologies sous-jacentes, notamment au niveau de la stéréotypisation de la migration et de la culpabilité des personnages en situation de précarité.

Enfin, la communication veut participer aux débats sur la traduction théâtrale, en particulier à la réflexion sur la « fluidité » de la traduction pour la scène par rapport à la traduction d'une pièce publiée (Bigliuzzi, Köfler, Ambrosi, 2013) et à la discussion récente qui démonte la conception binaire traduction/adaptation (Brodie, Cole, 2017).

Abdelkrim Boufarra (Université Mohamed Premier, Oujda, Maroc)

Les néologismes d'Eliezer Ben Yehuda ou le militantisme linguistique

La renaissance de l'hébreu moderne est considérée comme étant un cas « particulier » dans l'étude sociolinguistique de l'histoire des langues humaines. L'un des pionniers de cette langue, Eliezer Ben Yehuda (1858-1922) fût parmi ces promoteurs qui ont mené un débat féroce dans une démarche nationalisée visant à favoriser l'hébreu aux dépens d'autres formes linguistiques parmi la population juive à l'époque du mandat britannique sur la terre de la Palestine. Notre communication portera sur l'étude des liens que l'on pourrait aisément établir entre le nationalisme sioniste de l'époque et l'entreprise langagière menée par Ben Yehuda. En effet, ses hébraïsmes, ses

néologismes et son projet sociolinguistique ne sont que le reflet d'un engagement politique en faveur d'un hébreu enraciné dans la terre de la Palestine historique ou celle de Canaan selon la Thora. Il n'est pas étonnant qu'on le considère de nos jours comme étant le vrai fondateur d'Israël et non pas son contemporain Theodor Herzl !

Nous allons déceler les positions politiques et convictions nationalistes, voire les « croyances » messianiques à travers l'étude d'un corpus tiré de la bibliographie riche et dense de Ben Yehuda, notamment son Grand Dictionnaire Historique d'une grande valeur linguistique et sociolinguistique. La biographie même de Ben Yehuda n'est que le reflet de ses engagements en faveur d'un hébreu pouvant être la langue de la population juive d'un point de vue politique et nationaliste.

Yannick Bruneton (Université Paris Diderot)

Traduire un roman historique nord-coréen : la traduction comme engagement académique

La traduction en français du roman historique nord-coréen Myoc'hong-ŭi ran (묘청의 란, 妙淸의 亂) de Kim Ŭnt'aek (김은택), professeur au département d'Histoire de Corée de l'université Kim Il-Sung à Pyongyang, aux éditions Chosŏn ch'ulp'anmul such'ul ipsa (조선출판물수출입사 朝鮮出版物輸出入社 ; Korea Publications Export and Import Corporation, 2012) fait partie des « livrables » d'un projet ANR CITY-NKOR porté par Valérie Gelézeau de l'EHESP avec deux EC de l'UPD participants. L'accord de principe pour la publication a été donné de la part de l'université. Le texte relate les circonstances et le déroulement de la révolte de la cité de Pyongyang en 1135, alors capitale secondaire (Capitale de l'Ouest 西京) du Koryŏ (高麗 ; 918-1392), pressenti comme la future capitale principale afin de donner un nouvel essor à une dynastie affaiblie, sur fond de querelles divinatoires et de géomancie appliquée à l'échelle du territoire du royaume médiéval coréen. Certains historiens modernes ont vu dans cet événement le début du déclin de la dynastie des Wang ou bien un tournant majeur de l'Histoire de Corée.

L'enjeu historiographique immédiat est de consolider la légitimité historique de Pyongyang comme capitale de la Corée. L'ouvrage est un récit où se mêlent les figures diverses et emblématiques du sentiment patriotique et du sens du sacrifice, de l'amour inavoué ou impossible, de l'amitié, de la loyauté, de la trahison. L'œuvre est aussi psychologique : elle abonde en dialogues et en situations de tensions où est mis en scène le respect de la hiérarchie militaire.

Ici, la traduction en tant que résultat, bien qu'importante, se veut d'abord enjeu de communication et outil d'engagement académique. Il s'agit de comprendre la fabrique de l'histoire en Corée du Nord, dans un contexte de « pensée unique » (유일사상 唯一思想) qui a priori verrouille le discours historique et censure les pratiques historiographiques, mais aussi, sur la base du projet de publication comme processus, d'établir des contacts, de tisser des liens entre collègues universitaires, de poser des jalons en vue d'éventuelles coopérations.

Qui sont les acteurs de l'historiographie contemporaine nord-coréenne ? Quelles relations entretiennent concrètement auteurs, relecteurs, censeurs, paroliers, illustrateur, éditeurs ? Comment interviennent les préjugés du traducteur (connaissances historiques et linguistiques, sentiment de traduire un texte écrit à plusieurs mains...) ? Quelle utilisation est faite des sources historiques, quelle est la part de la fiction et sa signification ? Quels sont les choix de traduction et comment la langue coréenne du XXI^e siècle est-elle utilisée pour traduire du chinois classique ou relater des faits du XII^e siècle ? Comment traduire une langue qui n'est pas dans les dictionnaires accessibles, quels sont les choix de traduction adaptés ?

En plus de tenter de répondre à ces interrogations, la communication se veut également un retour d'expérience d'un terrain effectué à Pyongyang en septembre 2018, au cours duquel un des objectifs et de faire aboutir le projet de publication de la traduction.

Leo Tak-hung Chan (Lingnan University, Hong Kong)

**Japan between China and the West:
The Politics of Translation in Takeuchi Yoshimi (1910-1977)**

Twentieth-century Sino-Japanese translation simply cannot be divorced from the politics between the two countries. The tradition of translating between China and Japan, with a history of over a millennium, was completely reinvented by the “invasion of Europe” beginning in the nineteenth century. A case that exemplifies this clearly is that of Takeuchi Yoshimi, one of the most prominent Sinologists in Japan, particularly well-known for his active engagement with political issues in the post-war period. A translator of the complete oeuvre of Lu Xun, the foremost writer of twentieth-century China, he radically re-conceptualizes the politics of Sino-Japanese translation for the post-WW2 generation.

Takeuchi was an active participant in the resistance against the American Occupation of Japan, imposed after the government's surrender in 1945. But he also fought in the intellectual front, and apart from published essays and pronouncements, he also used translation as an indirect instrument to convey his political position. His voluminous translations of Lu Xun can be studied in this light. For him, the West (the Other) is a means through which identity can be constructed by Japan (the Self), but given Japan's long history of being shaped/shaping the China imaginary, however, China is also Japan's Other. Takeuchi wants Japan to project its own identity onto China (via Lu Xun) rather than the West. Takeuchi believes that, by choosing to project itself onto China, Japan can discover a different path out of an impasse. The realignment with China and, by extension, with Asia signifies a desire for modernity that can be achieved through a “sense of Asian identity that would be capable of disrupting, or disfiguring, the West's monistic view of civilization” (Calichman 2000). The move away from the West thus goes hand in hand with the turn to China. In the present paper, Takeuchi's two translations of Lu Xun's famous short story “The Diary of a Madman” will be analyzed to see how translation can serve as a means of stating a political point rather than as a tool for introducing the foreign for indigenous consumption.

Alice Chaudemanche (Université Paris 3 Sorbonne nouvelle)

Traduire la littérature mondiale en wolof : le cas de l'anthologie *Teerebtanu ladab ci wàlàf* de Pathé Diagne (Dakar, Éditions Sankoré, 1971)

Pathé Diagne est un intellectuel sénégalais, panafricaniste et marxiste, membre actif du Rassemblement Démocratique Africain puis de l'opposition au gouvernement de L.S. Senghor. Connu pour ses essais économiques, politiques et historiques, il a aussi réalisé de nombreuses traductions en wolof, notamment du Coran, de pièces de Sophocle et Brecht, de nouvelles de Tolstoï et Gogol. En 1971, il publie *Teerebtanu ladab ci wàlàf*, une anthologie qui recueille des textes issus des quatre continents, de l'Antiquité au XXI^e siècle, et qu'il traduit en wolof à partir de traductions françaises et anglaises. La réalisation de cette anthologie est marquée idéologiquement :

d'une part, en contexte de postindépendance, elle s'inscrit dans la lignée du programme culturel de Cheikh Anta Diop qui considère la traduction comme un moyen d'émancipation et de développement culturel et prend ses distances avec la francophonie du Président-poète ; d'autre part, en tant qu'anthologie, elle assume une dimension normative (établissement et transmission d'un corpus canonique) qui implique d'interroger le choix des textes traduits et la logique de classement adoptée. Nous montrerons qu'avec ce travail d'anthologie de littérature mondiale en traduction, Pathé Diagne n'illustre pas seulement les capacités littéraires d'une langue africaine « dominée » (Casanova), il agit aussi sur le champ littéraire en proposant d'autres modèles esthétiques à la littérature wolof.

Monika Chwalczuk (Université Paris Diderot)

Interprétation en service public : quels enjeux pour la neutralité de l'interprète ?

Un *perroquet bilingue*, un *arbitre*, ou *la voix des sans-voix* ? Il y a autant de définitions du rôle de l'interprète en service public que de professionnels exerçant ce métier à part entière. Leur tâche majeure, consistant à restituer sans perte le message source, implique la mise en œuvre de stratégies d'interprétation variables en fonction du contexte de l'interaction. Les paramètres influençant le choix de ces stratégies changent selon l'institution administrative, le statut des participants, la position de l'interprète dans cette dynamique triangulaire et les enjeux de l'interaction en question. Ces contraintes inhérentes au métier d'interprète le poussent à élaborer une stratégie propre à chaque lieu d'intervention. Néanmoins, la réalité du terrain ramène fréquemment les professionnels à reconsidérer leurs positionnements parmi les interactants. Ainsi leur rôle n'est plus réduit à assurer le passage d'une langue à l'autre, mais implique des décisions qui peuvent modifier l'avis de l'officier de protection.

Comment garder son objectivité quand l'on détecte que le récit d'un demandeur d'asile n'est pas authentique ? Comment traduire un mensonge ? Est-il possible de trouver le juste milieu entre la neutralité et l'empathie ? comment l'interprète peut-il ajouter des explications fournissant des éléments clés à la compréhension du message d'un usager allophone sans modifier et sans outrepasser ses droits et ses devoirs.

Ces considérations seront au cœur de notre réflexion basée sur un corpus de citations d'interprètes-médiateurs assurant leur service dans la région parisienne. Les témoignages analysés proviennent à la fois d'un questionnaire sociolinguistique réalisé en ligne sur un échantillon de 60 professionnels et d'entretiens menés avec une dizaine d'entre eux. En outre, chaque exemple commenté issu de notre corpus illustrera que l'interprète devient désormais un médiateur, un participant actif du dialogue à trois. Ses décisions et stratégies mises en œuvre peuvent-elles donc changer l'issue d'un entretien en service public ?

Arezou Dadvar (ESIT, Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle)

L'engagement socio-politique des agents du champ de la traduction en Iran : le cas des retraductions de *Caligula* d'Albert CAMUS

Dans la perspective d'une sociologie de la traduction, nous traiterons dans la communication ici proposée l'engagement ou le désengagement des acteurs constituant le champ de la traduction en Iran. Ces agents, spécialistes dans l'accomplissement de l'activité « sociale » qu'est la traduction, ont des intérêts communs ainsi que des intérêts propres à la position qu'ils occupent dans le champ. Parmi les individus et les institutions qui collaborent à la production, la distribution et finalement

la réception des traductions en l'occurrence littéraires en Iran, nous étudierons le cas des acteurs les plus importants par ordre d'intervention entre le traducteur et les lecteurs : l'Académie de la Langue et de la Littérature Persanes, l'éditeur, le Ministère de la Culture et de l'Orientation Islamique et les libraires. Les questions auxquelles nous tenterons de répondre dans cette communication seront les suivantes : en quoi les mouvements politiques en Iran ont influencé les traducteurs et les éditeurs de *Caligula* ? Quels sont les stratégies traductives qui fonctionnent relativement bien face aux interventions directes ou indirectes des pouvoirs politiques dans le processus de traduction en Iran ? Comment la censure se présente-elle dans le domaine de la traduction littéraire suivant les mouvements socio-politiques ?

Cette étude du contexte socio-politique pourra être justifiée en s'appuyant sur des exemples concrets tirés du corpus de notre thèse, constitué de cinq retraductions de *Caligula* en persan avec la pièce originale de Camus. Après avoir présenté les conditions de réalisation des traductions dans une perspective sociologique (traducteur, date de traduction, diffusion, etc.), nous analyserons ces exemples selon la méthode contrastive. Cette méthode devrait nous permettre de vérifier si nos hypothèses relatives à la démarche traductive des traducteurs et l'engagement des agents du champ de la traduction sont fondées.

Pierre-Alexis Delhay (Université Polytechnique des Hauts-de-France)

La traduction des comics Marvel par les éditions Lug : Un engagement dans le compromis.

Entre 1969 et 1989, les éditions Lug, dirigées par Marcel Navarro et Alban puis Claude Vistel ont publié certaines des séries les plus emblématiques des comics Marvel en France : *Spider-Man*, *X-Men*, *Iron Man*, *Fantastic Four* mais aussi *Star Wars*. Si ce sont bien les revues anthologiques de Lug qui ont installé les personnages Marvel dans l'imaginaire français, influant encore sur le mode de publication actuel et la traduction des comics ainsi que des films dérivés, il apparaît que le choix de traduire est fait dans une situation de compromis complexe. L'acte même de traduire constitue pour les éditeurs un acte politique et idéologique. En effet, avant même que les traductions n'adoptent des formes répondant à la loi de 1949 sur les publications pour la jeunesse, l'obstination dont font preuve Navarro et Vistel constitue une forme de résistance contre une loi perçue comme inique. Pour les deux fondateurs, anciens de la Résistance et partisans de la « vertu d'intransigeance », l'opiniâtreté dont ils font preuve dans cette entreprise éditoriale est une forme de combat dont les dangers sont particulièrement ressentis. Bien au-delà du risque économique, le suicide de leur frère Pierre Mouchot en 1967, accablé par la justice, constitue un traumatisme et une motivation dans cette résistance.

Notre communication s'appuiera autant sur l'histoire de l'éditeur et des individus collaborant à cette entreprise que sur les publications elles-mêmes. Nous voulons montrer que l'exercice de Lug se fait en équilibre entre l'influence de la loi de 1949 et la volonté de publier les comics Marvel. Pour cela, nous distinguerons trois niveaux de choix liés entre eux et marqués par un compromis nécessaire : le choix de traduire, le choix de ce qui sera traduit et les choix dans la traduction. Ces trois niveaux de choix se font dans un contexte international marqué par la Guerre Froide et l'influence du communisme et un contexte national de reconstruction matérielle et morale après-Guerre dans lequel s'inscrit une loi marquant la « fixité trans-historique » de la censure. Au-delà de l'engagement que constitue le choix d'éditer les comics Marvel (qui n'est pas nécessairement vécu comme tel par tous les membres de Lug), il faut également voir les revues de l'éditeur comme participant d'un transfert culturel plus large que le format imprimé et qui en fait une opération commerciale réussie. Détenteur d'un Master Recherche en Histoire contemporaine et en Études culturelles à l'U.V.H.C., j'ai réalisé deux mémoires, l'un portant sur "L'édition, l'adaptation et la réception des comics

mainstream publiés en France par Lug", l'autre sur "L'image du Président des États-Unis d'Amérique dans le comics mainstream" (édité sous forme de dossier dans la revue *Comics Signature* en mars 2018). Actuellement en attente d'inscription en doctorat, je suis également professeur de lettres dans le secondaire. J'ai participé à plusieurs colloques aux thématiques diverses en intervenant sur les narrations graphiques, en particulier sur les comics mainstream. Quelques articles à paraître : « *Cesare* de Fuyumi Sōryō: Rétablir la vérité scientifique sur Cesare Borgia et son temps grâce au manga. » (Classiques Garnier, 2018), « Narrativité visuelle du politique dans les comics de super-héros : Images du Président des États-Unis. » (Éditions Le Manuscrit, 2018), « Étudiants, mutants, super-héros: la triple identité des X-Men » (Presses Universitaires de Rennes, 2019).

Chenxin Jiang (Translator)

The Political Power of Literary Translation

Literary translation is a deeply political act, one that makes particular texts accessible to particular readers by transporting them across linguistic boundaries. Translators often advocate for the authors and books they translate, but we don't always think of translation as a form of political advocacy per se. Nor should we, necessarily: it's true that giving sustained attention to an intricate or challenging narrative makes a political statement about what we value, but we don't usually read or translate good books only or even chiefly because of the political import of that gesture. That said, some books particularly foreground the political dimension of the translator's task because of their immediate political relevance, and this talk will treat one of those books, focusing on Pietro Bartolo and Lidia Tilotta's *Tears of Salt*. English-speaking countries have received relatively few refugees compared to the untold numbers entering some continental European countries and the even larger numbers in Jordan or Turkey, so it seems especially important to keep this conversation alive.

Josée Kamoun (Traductrice)

1984 en démocratie

S'il le simple fait de traduire *1984* a pu et peut encore poser problème dans des régimes totalitaires voire seulement autoritaires, il est clair qu'en démocratie éditeur et traducteur du roman ne mettent pas leur vie en danger. Est-ce à dire que tout risque en soit exclu ?

La première traduction du texte, en 1950, a suscité peu de commentaires, ceux-ci s'étant assez logiquement portés sur le texte lui-même, qu'on découvrait et qu'on interprétait du reste essentiellement en termes politiques au début de la Guerre Froide. Depuis, cependant, le mur de Berlin est tombé et c'est l'élection de Donald Trump qui a fait exploser les ventes de *1984* après l'affaire Snowden – les inquiétudes se concentrant sur les dangers de la technologie moderne au service d'une société de surveillance. Depuis, le roman est entré dans les programmes scolaires et universitaires. Il a fait l'objet de nombreuses thèses ; des professeurs de littérature et de philosophie sont devenus spécialistes d'Orwell. D'autre part, plusieurs choix de la première traduction sont entrés dans la langue courante, novlangue, police de la pensée...au point que certains lecteurs finissent par la confondre plus ou moins sciemment avec l'original. Enfin, la réception d'une œuvre

qui passait hier encore par les médias et parfois l'« université » au sens large, fait aujourd'hui intervenir un nouvel acteur, les réseaux sociaux.

Les choix de la deuxième traduction sont-ils des choix politiques ? Que nous dit à cet égard la réception de celle-ci ? Ferait-elle apparaître un clivage conservateurs/progressistes ? Est-elle symptomatique d'une conception de l'œuvre littéraire, de la langue, du statut du traducteur ? Fait-elle émerger des stratégies d'occupation du territoire littéraire chez les commentateurs, une rhétorique visant à s'assurer le monopole herméneutique de l'œuvre ?

Pugazhendhi Kumarasamy (Nehru University, India)

Traduire sous et contre l'occupation coloniale

Les premières décennies du 20^e siècle en Inde ont connu une intensification dans le mouvement pour l'indépendance, visant à mettre fin à la colonie britannique. La participation dans le mouvement n'était plus une affaire qui ne concernait que les grands dirigeants politiques du sous-continent ; le mouvement faisait appel à la solidarité de toute la population indienne et demandait à tout citoyen indien d'y collaborer à sa manière. Par conséquent, plusieurs hommes de lettres, même ceux qui vivaient de leur plume, ont commencé à écrire ouvertement contre l'autorité coloniale britannique. Leurs écrits n'ont pas tardé à leur amener la menace de l'incarcération de la part du colonisateur, face à quoi certains ont résigné tandis que les autres ont trouvé un moyen différent de s'exprimer en évitant le risque.

Ceux-ci ont décidé de traduire d'une langue étrangère et d'emprunter des textes qui convenaient à leur lutte contre l'autorité coloniale, à ce qu'ils voulaient communiquer à leurs lecteurs participant dans le mouvement pour l'indépendance. Cependant cette décision consistait à faire une série de choix : le choix de la langue, le choix de l'auteur, le choix de son œuvre, le choix des idées, le choix d'éditer le texte ou non selon le contexte politique et enfin le choix des mots pour traduire. En le faisant, ces écrivains-traducteurs ne parlaient plus avec leur voix mais avec celle d'un autre en qui ils trouvaient un porte-parole et un alter ego.

Ainsi, nous connaissons deux écrivains tamouls, Subramanya Bharathi et Shuddhananda Bharati, qui écrivaient abondamment contre la colonie anglaise en Inde tout au début du 20^e siècle. Suite à une menace d'arrestation de la part de l'autorité britannique, ils se sont réfugiés à Pondichéry qui était alors sous la colonie française. Depuis cette ville, ils participaient toujours dans le mouvement pour l'indépendance en traduisant les idées et les œuvres françaises qui sèmeraient chez leurs lecteurs des idées encourageantes voire provocatrices contre le colonisateur anglais.

Ces deux écrivains tamouls de la première moitié du 20^e siècle avaient une passion indomptable pour la littérature et les pensées françaises et ont beaucoup traduit du français vers le tamoul. Leurs traductions n'ont pas résulté uniquement de leur attachement individuel à la littérature et aux auteurs français, mais elles sont surtout le fruit du contexte historique, sociopolitique et biographique dans lequel ces deux hommes de lettres se trouvaient. Si la colonie française, Pondichéry, était devenue un asile politique à ces deux écrivains-traducteurs tamouls, la littérature française leur était devenue une arme intellectuelle et littéraire contre la colonie britannique. Tous leurs choix traductionnels nous dévoilent leur époque, leur vie et leur engagement dans le mouvement pour l'indépendance de l'Inde. Ma communication vise à présenter, à travers les textes traduits par ces deux écrivains tamouls, le rapport entre le contexte et les choix exercés dans la traduction pendant l'époque coloniale du 20^e siècle en Inde.

Christine Lombez (Université de Nantes, IUF)

« Politique et traduction : de quelques enjeux de la traduction littéraire en France durant l'Occupation allemande (1940-44) »

La période de l'Occupation allemande en France (1940-44) fut un moment d'intense activité traductive pour des raisons aussi bien politiques qu'idéologiques. On a en effet beaucoup traduit durant ces quatre années et régulièrement rendu compte de la pratique de la traduction, que ce soit dans la presse (officielle ou non), dans les revues à vocation spécifiquement culturelle, en zone occupée, en zone libre et en Afrique du Nord. Or l'activité des traducteurs peut devenir problématique lorsqu'elle se déploie dans un cadre contraint par la propagande ou la censure. Que/qui traduit-on dans ce cas, et dans quel but ? Quelle image de l'Autre se voit ainsi construite ? Ces interrogations sont au cœur du programme de recherches international TSOcc « La traduction littéraire sous l'Occupation France-Belgique 1940-44 » (www.tsocc.univ-nantes.fr), actuellement mené sous notre direction dans le cadre de l'IUF. Ce programme interdisciplinaire où collaborent historiens, comparatistes, germanistes, anglicistes, concerne tout un pan de l'histoire littéraire française et francophone qui n'a jamais fait jusqu'ici l'objet d'une investigation systématique. On verra dans cette communication, à l'aide d'exemples précis, que la traduction littéraire et les traducteurs se sont souvent trouvés, durant l'Occupation allemande, au centre d'enjeux qui les dépassaient et sous le feu croisé d'ambitions contradictoires parce que traduire comptait alors au nombre des armes immatérielles dont le rôle fut bien moins anodin qu'il n'y paraît.

Paolo Magagnin (Ca' Foscari University of Venice, Italy)

Researching Translation: A Political Act? Eco-translatology in China's Ideological Agenda

Shifting the focus from the practice of translation to its theorisation, this paper intends to shed light on some features and ideological implications of the pursuit of native translation theories in the Chinese academia, using eco-translatology (*shengtai fanyixue*) as a case study. More generally, it aims to provide a preliminary scrutiny of the discourse on the indigenous character of the discipline in the broader context of contemporary China's cultural, ideological, and academic agenda.

Since the establishing of translation studies as a discipline in its own right, the Chinese academia has been eagerly absorbing and re-elaborating the theories developed in the Euro-American scholarly community. At the same time, the pursuit of a native translatology has proved a constant preoccupation for Chinese scholars in translation studies. This phenomenon has naturally gained further momentum in the light of China's recent efforts towards the construction and strengthening of its cultural specificity and legitimacy, including forms of cultural soft power.

The theory of eco-translatology, first articulated in the early 2000s, is a representative example of this scholarly project characterised by strong ideological implications. Inspired by the Darwinian principles of 'adaptation' and 'selection,' it sees the translational activity and its agents as part of a larger system of interdependencies that can be investigated in ecosystemic terms, taking into account the entire translation chain and its interactions with the translational eco-environment. Moreover, eco-translatology is claimed to be inspired by traditional wisdom and thought, a major tenet of China's ideological agenda in recent years. Although such claims remain problematic, eco-translatology is generally recognised and presented as an independent Chinese school by both Chinese and Western scholars, becoming the object of international symposia and finding an exceptionally wide range of applications in the Chinese scholarship.

After a brief review of the scholarly research on eco-translatology, its culturalist discourse will be scrutinised, investigating how this school is presented by its exponents in terms of uniqueness, independence, and national character. The discourse on the derivation of the theoretical tenets of eco-translatology from traditional Chinese philosophy and culture will also be analysed, and the legitimacy of such claims will be discussed. Lastly, its connection with the culturalist discourse at play in other fields (notably in the political sphere) will be examined, in an attempt to locate it within the broader context of contemporary China's cultural and academic agenda.

Olivier Mannoni (Traducteur)

"Je ne peux pas écrire ça" - De Münchhausen à Hitler, censure et déformation du texte politique

Qu'est-ce que la censure en traduction ? Elle peut parfois être manifeste, comme dans le cas de la traduction des *Aventures du Baron de Münchhausen* au XIXe siècle. Elle peut être sournoise, passer par un discret effacement des termes, comme dans la traduction du *Nietzsche* de Lou Andreas-Salomé. Elle peut être sociale, comme dans la première traduction de *L'Ange bleu*. Il peut aussi s'agir d'une autocensure, comme dans le cas du *Zéro et l'infini* de Koestler, dans sa version anglaise.

Mais qu'en est-il de la censure pratiquée par le traducteur lui-même ? Comment s'exerce-t-elle ? La traduction peut-elle être neutre, le traducteur peut-il assumer le texte qu'il lit de telle sorte qu'aucune censure, ni au sens politique, ni au sens freudien, ne s'exerce ? Et plus particulièrement, comment fait-elle face au texte politique lorsque celui-ci, visant l'extrémisme, perd la cohérence syntaxique et sémantique qui sont d'ordinaire les deux points de repère du traducteur ? Où doit s'arrêter la censure « professionnelle » du traducteur qui tente de redonner un ordre au chaos volontaire du texte totalitaire ? Où le respect des règles syntaxiques doit-elle cesser de censurer l'absurde, l'illogique, l'informe ? Telles sont les questions que nous poserons, notamment à propos du « corpus » des textes nazis, mais aussi à partir d'exemples plus récents.

Fausto Proietti (Université de Pérouse, Italie)

1979-2000 : LE 'MOMENT PROUDHON' DE LA CULTURE POLITIQUE ITALIENNE ENTRE PSI ET LEGA NORD

Ma proposition de contribution s'inscrit dans le cadre des analyses des traductions en tant qu'opérations politico-idéologiques, visant à légitimer, par le biais d'une 're-actualisation' de certains textes politiques du passé réputés 'classiques', des programmes politiques qui sont parfois très loin, voire opposés, par rapport aux contenus des textes de départ et aux intentions de leurs auteurs.

Le cas d'étude que je propose à l'attention du Comité Scientifique du Colloque est celui des quatre traductions italiennes (1979, 1988, 1997, 2000) de l'ouvrage du socialiste français Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) *Du principe fédératif* parues à la fin du Vingtième siècle, et réalisées par des traducteurs travaillant pour deux des partis politiques italiens de l'époque : le Parti Socialiste Italien et la Lega Nord.

Ces traductions présentent bien d'aspects en commun : ce sont des traductions partielles, réalisées par des acteurs qui ne sont pas des traducteurs professionnels, mais des militants des deux partis, et qui ont des finalités idéologiques évidentes. Il s'agit de contraster l'hégémonie du Parti

Communiste au sein de la gauche italienne, dans le premier cas, en opposant un socialisme 'libertaire' et 'fédéraliste' (celui de Proudhon) aux théories du marxisme-léninisme ; et, dans les trois autres, il est question de donner une légitimation idéologique au projet fédéraliste, voire pseudo sécessionniste, de la Lega Nord. Peux soucieux de la philologie, à chaque fois ces traducteurs présentent leur travail comme étant 'la première traduction italienne' de l'ouvrage de Proudhon. Dans ma communication, je me propose de retracer les éléments essentiels – du point de vue du contexte tout comme de celui des textes concernés – de ces opérations éditoriales et traductives.

Antonino Velez (Université de Palerme, Italie)

La médiation linguistique et culturelle dans l'île de Lampedusa et en Italie.

Le terme médiateur culturel apparaît pour la première fois, en littérature, dans l'œuvre de S. Bochner (1981). L'importance de la culture dans la traduction est fondamentale. Le médiateur doit être en quelque sorte biculturel (Bochner, 1981; Katan, 2014 [1999]), il doit avoir vécu dans les deux cultures pour bien les connaître. Le médiateur se doit de pouvoir interpréter les intentions, les perceptions et les attentes des deux groupes culturels en relation (Dods et Katan, 1996 ; Baker, 1996). Il doit posséder une sensibilité interculturelle (Taft, 1981). L'île de Lampedusa en Sicile fait depuis des années la une de l'actualité à cause des débarquements des migrants (surtout africains). Notre étude se base sur des entretiens avec les médiateurs culturels qui travaillent avec les ONG et d'autres organisations humanitaires d'accueil basées sur cette pointe extrême de l'Europe. Nous allons vérifier, à travers nos interviews, quels sont les problèmes culturels (Katan, 2014 [1999]) majeurs dans la traduction, le niveau de manipulation (Hermans, 1985) et les risques que le traducteur doit assumer pour accomplir sa tâche. Le but de notre article sera de rendre compte des difficultés des rapports entre les médiateurs et les migrants d'une part et entre les médiateurs et les fonctionnaires d'état, territoriaux et hospitaliers (police, juges, médecins) de l'autre, à travers une recherche empirique menée à l'aide de dix-huit entretiens avec des médiateurs culturels qui se sont succédé dans l'île de Lampedusa au cours de ces dix dernières années.

Céline Wang (Université Paris Diderot)

Du contrat du peuple chinois : les belles infidèles du Contrat social de J.-J. Rousseau

Du Contrat social de Jean-Jacques Rousseau fut tardivement introduit en Chine dans un contexte de crises socio-politiques à la charnière du XX^e siècle. Elle est directement liée à la tentative d'assimiler le « savoir occidental » par l'entremise du Japon. Si la première version parue en 1898 sous le titre de *Minyue tongyi (Principe général du Contrat du peuple)* ne fut qu'une réadaptation de la traduction du premier livre du *Contrat social* de Rousseau faite par le Japonais Nakae Chômin, celle-ci subit certaines modifications pour être adaptée au climat politique de la Chine à la veille des Réformes des Cent Jours. La deuxième établie par un jeune étudiant activiste Yang Tingdong à partir de la version japonaise de Harada Sen, fut publiée d'abord sous le titre du *Contrat du peuple* au Japon, puis à Shanghai en 1902 au lendemain de la crise des Boxer, bien qu'elle soit une traduction intégrale du *Contrat social*, elle est pleinement le fruit d'adaptation de Yang Tingdong : nombre d'ajouts, de suppressions et de transformations en témoignent.

Par une approche d'analyse comparative entre le texte français et ces premières versions chinoises sur la manière dont les concepts-clés rousseauistes ont été traduits, nous cherchons à nous interroger sur les stratégies de traduction que nos traducteurs pionniers ont adoptées pour rendre la pensée démocratique du Citoyen de Genève et sur l'engagement politique de ces « belles infidèles » de l'œuvre de Rousseau dans ces circonstances historiques et politiques de l'époque.

Jane Wilhelm (Université de Genève, Suisse)

La traduction au service de la liberté : l'engagement politique de Mme de Staël

Médiatrice entre les cultures, Mme de Staël occupe une place importante dans l'histoire de la traduction. Exilée par Bonaparte à Coppet, sur les rives du Lac de Genève, elle deviendra la figure emblématique de l'opposition à l'Empereur et l'inspiratrice d'un cercle cosmopolite que l'on désigne sous le nom du « Groupe de Coppet ». On dira à l'époque qu'il faut compter trois puissances en Europe : l'Angleterre, la Russie et Mme de Staël. La force de son engagement, tant politique que littéraire, trouve aujourd'hui encore un écho, car ses idées, notamment en traduction, demeurent d'une étonnante actualité. Mme de Staël et ses amis entrevoient le salut des peuples et des littératures modernes dans l'échange des valeurs culturelles et artistiques nationales. C'est le libéralisme politique traduit dans l'espace littéraire et le champ artistique. La traduction en tant que principe d'émulation et de commerce intellectuel concourt ainsi à la *perfectibilité* des lettres et de l'esprit humain. La traduction est par excellence facteur de dynamisme social.

En 1816, Mme de Staël publie dans une revue milanaise, la *Biblioteca italiana*, un essai intitulé *De l'esprit des traductions*, écrit lors de son second voyage en Italie vers la fin de sa vie. L'essai aura une grande influence en Italie en contribuant au débat sur le nationalisme et l'essor du romantisme italien. Cet essai a toujours une résonance pour nous aujourd'hui encore en raison du rôle politique que Mme de Staël attribue à la littérature ou à la traduction et par une certaine idée de la nation. En 1813, Benjamin Constant, avec qui Mme de Staël eut une relation exaltée et orageuse durant une quinzaine d'années, signe son traité *De l'esprit de conquête et de l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation européenne*, qui dénonce la volonté de puissance napoléonienne comme antinomique au monde moderne. Dictée par l'actualité, l'alternative qui s'offre à ces deux héritiers des Lumières, unis dans un combat commun pour la liberté, est celle-ci : il y a, d'une part, le cosmopolitisme ou l'« esprit de traduction » de Mme de Staël, favorisant la libre circulation des idées et le dialogue avec l'étranger, ou, d'autre part, l'« arbitraire » de l'« esprit de conquête » du régime napoléonien que dénonce Constant. On pourrait citer ici Barbara Cassin dans la mesure où la traduction, pour Mme de Staël, « se situe d'emblée dans la dimension du politique : il y va de l'articulation d'une pluralité différenciée ». En effet, la censure impériale ordonna en 1810 la mise au pilon de *De l'Allemagne*. De fait, le livre joua un rôle important en Europe, car son interdiction par la censure napoléonienne était la démonstration même de la dictature impériale.

Nous examinerons ensuite de manière plus approfondie *De l'esprit des traductions* dans sa portée théorique et politique. En résumé, l'art de traduire consiste pour Mme de Staël à pratiquer ce que Paul Ricoeur appelle « l'hospitalité langagière ». L'alliance du cosmopolitisme et du libéralisme, qui voit le jour à Coppet, répond ainsi à ce qu'Antoine Berman appelle un « choix éthique ». « L'acte éthique », explique ce dernier, « consiste à reconnaître et à recevoir l'Autre en tant qu'Autre ». Pour Mme de Staël, l'expérience de l'étranger n'est jamais celle de la soumission d'autrui dans un rapport de domination, comme celui qu'elle dénonce chez Bonaparte. L'étranger, pour elle, a une fonction de révélation de l'esprit national ou de médiation et c'est par la traduction que se manifeste de manière exemplaire l'échange entre les cultures. Il est sans doute important de rappeler que les origines du libéralisme politique en Europe, représentées ici par Mme de Staël et le Groupe de

Coppet, sont indissociablement liées à une certaine conception de la culture cosmopolite et à une idée de la nation, ainsi qu'à l'art et à la pratique de la traduction.

WU Kun-Yung (Traducteur)

Traduire contre la peine de mort: un engagement tenant à la fois de la politique et du politique

“Jamais l'État, ou le peuple, ou la communauté, ou la nation dans sa figure étatique, jamais la souveraineté de l'État n'est plus *visible* en son rassemblement fondateur que quand elle se fait *voyante et voyeuse* de l'exécution d'un verdict sans appel et sans grâce, d'une *exécution*.” (Jacques Derrida, *Séminaire La peine de mort Volume I (1999-2000)*, Ed Galilée, 2012, Paris).

Les réflexions sur la peine de mort et les discours contre la peine de mort touchent ainsi inévitablement les questions du politique (le schéma directeur du vivre-ensemble ou l'institution politique du social), et celles de la politique (l'action politique à plusieurs, ou la sphère qui désigne l'ensemble des choses politiques ou des activités politiques). Traduire contre la peine de mort est donc un engagement tenant à la fois de la politique et du politique !

Nous proposons une communication autour de cette démarche en analysant les traductions des *Réflexions sur la guillotine* d'Albert Camus et *Le Dernier Jour d'un Condamné* de Victor Hugo en chinois non-simplifié, et les récentes publications de ces deux livres à Taiwan. Dans cette jeune démocratie dont l'histoire est inséparable de celle de la Chine, des Etats-Unis et du Japon - trois pays qui pratiquent encore la peine de mort, le mouvement d'abolition a trouvé dans les textes de ces deux grands intellectuels français une source précieuse d'inspiration.

Les textes qui ont été traduits ne sont pas limités au strict domaine de la philosophie politique, mais sont aussi dirigés vers l'action. La création d'une pièce de théâtre par un dramaturge taïwanais, sous forme non pas d'une adaptation, mais d'une œuvre nouvelle, inspirée par *Le Dernier Jour d'un Condamné* et portant le même nom, et respectant l'esprit du romantisme de Victor Hugo, témoigne de cette traduction de l'action.

YUAN Li (Université Fudan, Shanghai, Chine)

Le mécénat d'Etat et la traduction littéraire - Le cas de la revue *Littérature chinoise (1964-2000)*

Née lors de l'établissement des relations diplomatiques entre la France et la Chine, dirigée et financée directement par le gouvernement, la revue *Littérature chinoise* (version française) a été pendant plus de 35 ans la seule fenêtre à travers laquelle le monde francophone a pu connaître la situation et le développement de la littérature contemporaine de la « nouvelle Chine ». A l'entrée du Millénaire, après une tentative infructueuse d'adaptation à l'économie de marché, son éditeur en chef a déclaré dans le dernier numéro (l'an 2000, vol. 4) qu'on ne pouvait que dire adieu à son public.

L'objet de notre communication porte sur le destin de cette revue littéraire traduite en français qui a assumé une mission d'information avec le monde extérieur pendant une période de vicissitudes en Chine contemporaine. Des études sur ses catalogues et des analyses textuelles nous rendront compte que tous les actes de traduire et les produits de traduction ne sont jamais indépendants des puissances politiques et d'un contexte historique, même dans le domaine purement littéraire. On

verra aussi quelles sont les causes internes (choix des sujets, position du traducteur, qualité de traduction) et externes (tournant de la politique du mécénat d'État, canal limité de distribution, développement d'une économie de marché des livres) qui ont inévitablement entraîné la fin tragique de cette revue qui se caractérisait dès sa naissance par une articulation spécifique entre la politique et les pratiques traduisantes.

ZHANG Gong (EHESS, France)

Métier de la traduction diplomatique durant la guerre sino-française (1883-1885)

L'année 1883, l'Empire de Chine et la III^e République française, alors en pleine négociation, se sont livrés à une série de conflits militaires au Viet Nam. L'une partie cherchait à défendre sa suzeraineté sur son vassal traditionnel, tandis que l'autre insistait sur « l'indépendance complète » du pays dont elle ferait plus tard un protectorat. Tout au long de cette guerre, les diplomates des deux belligérants n'ont jamais renoncé à l'idée d'une solution « à l'amiable », et les pourparlers, lettres et notes se multipliaient à l'infini. Le métier de la traduction a ainsi joué un rôle prépondérant dans la poursuite des négociations. Pourtant, la fidélité des traducteurs a été remise en cause à maintes reprises, aussi bien par les diplomates de l'époque que par les historiens. Sur ordre ou non, ces agents, souvent jeunes, auraient cherché à adapter leur traduction aux intérêts politiques de leur pays, ou bien à ceux de leur « client », c'est-à-dire leur supérieur.

Dans notre exposée, nous examinerons les procédés à travers lesquels une communication diplomatique était rédigée et traduite par une partie, puis réceptionnée, lue et relue par l'autre. Quelles ont été les mesures prises par les diplomates pour garantir la qualité de la traduction ? Et pour s'assurer de la fidélité d'une traduction fournie par la partie adverse ? Nous verrons également l'identité de ces traducteurs (qui font office de relecteurs aussi, parfois) ayant été actifs durant la période des conflits. Jeunes diplômés d'écoles de langues étrangères, fonctionnaires de haut rang, membres des corps missionnaires, vétérans militaires, surnuméraires étrangers servant un pays ennemi... À une époque où le métier de la traduction diplomatique en était toujours à ses balbutiements, le choix de personnel constituait un facteur majeur pour mener à bien les échanges officiels entre deux gouvernements. En effet, l'École française des Langues Orientales vivantes ne produisait des traducteurs compétents pour le mandarin que depuis une dizaine d'années, et son équivalent chinois, le *Tongwen College*, n'était créé qu'il y deux décennies.

Du point de vue juridique, les traductions bivauses auraient pris une dimension particulière à cette époque, compte tenu de l'existence de deux types de « droit international » complètement hétérogènes et incompatibles. En effet, le travail des traducteurs chinois aurait été sensiblement pénible lorsqu'ils cherchaient à représenter la notion du « système tributaire » dans le langage du droit international des Européens, tout en évitant de nuire aux intérêts traditionnels de la Chine ou d'exacerber le conflit. Pour les Français, il était aussi difficile d'interpréter correctement tous les dits et non-dits des Chinois. Ainsi entre en jeu un grand nombre de questions terminologiques. On était alors confronté à une série de mots-clés : vassalité, suzeraineté, protectorat, colonie, souveraineté, etc. L'aspect juridique était d'autant plus important que, à l'origine de ces conflits était un traité franco-vietnamien, et que la Chine a toujours pris le soin de s'exprimer en se conformant au langage du droit international. Dès le début, les négociations se sont déroulées autour de la question du droit.

Florence Xiangyun Zhang (Université Paris Diderot)

Traduire pour appeler la lumière : Dong Leshan, un traducteur qui refuse l'obscurité

Au sommet de la dictature maoïste, durant les décennies 1960-1970, la plupart des livres étrangers comme chinois sont interdits et détruits en Chine. Cependant, dans un contexte de guerre idéologique avec l'Union soviétique, un certain nombre de traductions sont publiées, sous une couverture sinistre de couleur grise ou jaune, en « diffusion interne » pour une « lecture critique », réservés aux groupes de hauts privilégiés du régime.

En répondant à l'objectif de « bien connaître l'ennemi pour mieux le condamner », les autorités en charge de publications organisent la traduction d'œuvres de quelques auteurs tels que Kafka, Salinger, Soljenitsyne, Mishima etc. Mais plus nombreux sont des ouvrages politiques et des études historiques de pays européens qualifiés de « révisionnistes ». Précédées par une note de l'éditeur qui constitue une mise en garde pour prévenir le lecteur de la « nocivité » du texte, ces traductions sont généralement réalisées par un collectif anonyme.

Dans ce collectif de traducteurs, Dong Leshan parvient à s'illustrer en imposant sa volonté de traduire l'ouvrage historique *The Rise and Fall of the Third Reich, A History of Nazi Germany* (William L. Shirer). Ce livre, qui expose au grand jour la barbarie et les horreurs du nazisme, suscite la passion et le bouleversement en pleine Révolution culturelle. La réédition de 1979 en diffusion publique permet à Dong Leshan de signer son nom et il écrit : nous avons assez souffert de ces années obscures, et nous ne pouvons plus maintenir nos jeunes dans l'ignorance.

En même année, il traduit *1984* de George Orwell dont l'édition publique n'est parue qu'en 1998. La lecture des préfaces du traducteur aux différentes éditions nous dévoile l'histoire mouvementée de ces traductions à l'image de celle de la Chine contemporaine : si l'on peut constater une prise de distance avec l'œuvre étrangère pour les premières éditions, un alignement net avec Orwell se manifeste lorsqu'il préface la publication publique de *1984*.

Comment le traducteur contourne les contextes politiques hostiles ? Comment il se sert de la traduction comme une arme invisible contre l'obscurité ? Notre communication s'appuiera principalement de l'étude des paratextes de traductions de Dong Leshan afin de mettre en lumière la propre parole d'un traducteur engagé.